

Visites aux écrivains disparus

Philippe Artières

Paris, septembre 2010.

Il est là, au bas de chez moi, assis sur un banc du boulevard. Je ne l'avais pas vu ; j'étais dans mon bureau en train d'écrire, dans ma tanière pleine de livres, de papiers et d'ordinateurs ; en allant chercher un livre dans une autre bibliothèque de ma chambre, regardant par la fenêtre, je l'ai aperçu sans bien comprendre ce qu'il faisait là. En l'observant quelques instants, j'ai vite compris : il écrivait. Il s'était installé un petit secrétaire de fortune, à l'aide d'une chaise trouvé probablement dans les poubelles aux alentours. Il y avait posé une feuille blanche et s'était mis à écrire ; il s'était mis à écrire comme l'écrivain public il y a deux siècles l'avait fait aussi au même endroit ou presque. L'écrivain public du XVIIIe siècle aidait les parisiens à se débrouiller dans la bureaucratie naissante, ou parfois mettait noir sur blanc les suppliques des hommes et des femmes de la rue pour le Roi. L'écrivain du boulevard rédigeait-il une lettre au Président de la République pour lui dire tout le mal qu'il pensait de l'organisation du monde d'aujourd'hui ? Protestait-il comme les manifestants qui envahiraient le boulevard le lendemain ? Ou bien était-il semblable à cet autre individu que j'ai croisé des années durant deux fois par semaine dans un parc du sud de Paris ? Cet autre écrivain recouvrait à l'aide d'un stylo bic pendant des heures des centaines de pages d'une écriture, rédigeant le grand livre de notre misère. J'observai encore un long moment l'homme du boulevard ; il levait la tête, inscrivait quelques mots, sans prêter attention au bus qui passait à quelques centimètres de lui, sans voir les passants, comme si l'écriture formait comme une carapace contre la dureté de la vie, comme si c'était un écrivain fantôme, écrivain invisible de ce que nous sommes.

Puis l'homme a en effet disparu avec sa liasse d'écrits, ses multiples sacs ; il est devenu le ghost writer, celui dont personne n'édifiera la maison.

Moscou, octobre 2009.

Sur la porte de ce qui était dans les années soviétiques un appartement communautaire, parmi la liste des habitants inconnus, nos restes de connaissance de l'alphabet cyrillique nous permettent de reconnaître son nom. Et tout de suite après avoir franchi le seuil, sur la gauche, une petite pièce : c'est là le sanctuaire ! Là que le grand poète de la Révolution a vécu, a écrit certains de ses textes et s'est donné la mort... Dans le Moscou des années 2000, impression étrange de retrouver un vestige de la période communiste : rien ne semble avoir bougé, personne ne semble être rentré dans la pièce... Le bureau est intact, le papier peint et le dessus de lit aussi, même la lumière semble celle de cet hier. On ne serait pas surpris de voir le grand chauve surgir par l'escalier. Les chambres des écrivains ont cette magie : elles sont habitées et ici, chez Maïakovski, il y a ces quelques mètres carrés pieusement conservés comme le cœur battant du musée qui lui est dédié. Les autres espaces sont à l'image des écrits du poète agencés de façon presque délirante... fac-similés agrandis, photos recouvertes de peinture, un dédale sans limite qui donne à voir le chaos du créateur... L'écrit est partout : lettres, manuscrits, affiches, livres, journaux mais aussi machines à écrire, stylos... Le visiteur peut photographier à souhait ces objets d'écriture mais lorsqu'il approchera du sanctuaire, l'une de ces vieilles babouchkas des musées russes sautera de sa chaise pour, d'un mouvement vif de la main, interdire au visiteur de saisir le lieu et faire bouger le photographe braconnier. Respect des morts ou souci de préserver le mystère de l'écriture.

Octobre 2009.

Nous sommes arrivés en voiture ; c'était en octobre ; nous ne connaissions la ville que du train qui nous mène de temps à autre à Caen, à l'abbaye aux archives. Nous avons compris que nous y étions quand les enseignes de la plupart des magasins alentour rimaient avec son nom à elle. La signalétique était discrète mais efficace. Nous n'avons pas eu de mal à trouver les Buissonnets, la basilique puis le carmel.

Pour arriver à la maison des Martin, nous avons pris la petite ruelle qui grimpe ; sommes passés devant une statue de la sainte au pied de laquelle cent petites plaques de marbre avaient été déposées par des mains anonymes pour la remercier. Aux Buissonnets, quand nous entrâmes dans le jardin, nous fûmes saisis par les panneaux encourageant à « respecter la pelouse » ; à la demeure, c'est une dame qui nous accueillit et qui une fois la porte refermée, a prononcé un mot de bienvenue, appuya sur le lecteur de CD pour déclencher la diffusion du message faisant office de guide. De ce vestibule, on devinait le salon bourgeois des Martin avec sa grosse horloge dorée sous sa cloche de verre sur la cheminée. nous aperçûmes là aussi une peinture à l'huile de la maison réalisée par sa sœur Céline. Nous empruntâmes un petit escalier, nous entrâmes dans la chambre reconstituée de Thérèse : au-dessus d'un joli lit bateau empli de draps blancs, était accroché un grand sous-verre contenant de longues mèches de cheveux mêlées à des roses blanches, ceux de la sainte sans doute. On traversa ensuite rapidement une seconde chambre, celle-là dédiée aux parents – ne venaient-ils pas récemment d'être canonisés. Rien ne retenait le regard parmi son ameublement classique et désuet et dont on se disait qu'il ne devait pas être très authentique. La visite s'acheva par une pièce qui servait autant de librairie que de musée. Une femme se tenait là, gardienne de ce petit trésor. Dans une grande vitrine, on avait réuni d'un côté de cette dernière pièce qui donnait de plain-pied dans le jardin un ensemble hétérogène de bibelots témoignant des années d'enfance et d'adolescence de Thérèse en ses murs. Il y avait là robes et jouets, livres et paniers, napperons et médailles. On aurait pu se croire chez un brocanteur normand. Enfin, on fit un bref tour dans le jardin; sous un appentis était conservé derrière une vitre un petit autel dit « merveilleux » dressé par la sainte avec des figurines de plâtre. on sortit de la propriété; il était cinq heures, la maison fermait. Dans la boutique de souvenirs de la ruelle, on aperçut d'autres figurines: celles-là miraculeuses qui représentaient sainte Thérèse (650 euros), sainte Rita (68,50 euros) ou bien Jeanne d'Arc (34,50 euros).

On remonta en voiture pour gagner la basilique. On traversa à pied le site désert; le dernier grand pèlerinage annuel avait eu lieu en septembre. On croisa quelques visiteurs isolés, lorsqu'ils entrèrent dans la basilique dont le portail était couvert d'une immense image représentant Louis et Zélie Martin. L'intérieur était dans le style byzantin: de larges mosaïques montrant des scènes évangéliques couvraient les murs. Au pied d'une des colonnes, on feuilleta un cahier d'intentions de prière, en lurent à la dérobée quelques-unes avant de descendre à la crypte. Le lieu était tout dévoué à l'existence de Thérèse: une série de tableaux représentaient les grandes étapes de sa vie religieuse de son baptême à sa mort. À la librairie qui jouxtait le campanile, on manipula le gros album des cahiers d'écolier de la sainte (58 euros), on retrouva les huit volumes couleur marron de l'édition du centenaire et nombre de cartes postales reprenant des clichés de l'époque. L'un d'entre nous acheta un CD-Rom des manuscrits de Thérèse. Un autre choisit un marque-page orné de la graphie de la sainte.

Leur visite s'acheva par le carmel. En plein centre-ville de Lisieux, faisant face à un immeuble dans le pur style de la reconstruction de l'après-guerre, la chapelle les impressionna par sa beauté sobre et lumineuse. Abritée par de grandes baies vitrées sur lesquelles élégamment on avait reproduit des citations autographes, la chapelle où l'on donnait les vêpres était d'une intense blancheur tandis que son intérieur était habillé de bois brut. Au devant se tenaient des religieuses, sur les bancs de derrière quelques pèlerins. Ce qui nous frappa en entrant dans le couvent fut une grande pierre gravée portant la mention: « Ici reposent sous la châsse de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, la Rde Mère/Agnès de Jésus (Pauline) 1861-1951/Sr Marie du Sacré-Cœur (Marie) 1860-1940/Sr Geneviève de la Sainte-Face (Céline) 1869-1959 – Sœurs de la Sainte ». Derrière celle-ci, on découvrit la châsse de Thérèse dans une petite chapelle attenante pleine de fleurs. Quittant les vêpres, le reste du carmel ne se visitant pas, on entra dans le musée. Dans un vaste espace, les scénographes avaient imaginé un parcours dans l'existence religieuse de Thérèse. En 1923, une première salle des souvenirs avait été créée: « Dans deux hautes vitrines à fond bleu, voici les vêtements de bure de la petite sainte: son long manteau blanc, ses voiles noirs, son lourd chapelet, la frêle couronne de roses de sa profession religieuse. D'autres vitrines, plus petites, présentent au regard sa pelisse de baptême, sa toilette de première communion, la robe à ceinture rose qu'elle portait un jour

de Fête-Dieu [...] enfin le voile de tulle fin de sa prise d'habit [...] et voici la pauvre table de bois brun qui servait à la bienheureuse lorsqu'elle peignait des images pour aider la communauté à vivre; son humble chaise paillée... Une vitrine à trois étages conserve d'autres vestiges de la pauvre carmélitaine: le modeste godet de grès et le couvert du réfectoire, les chaussures de corde avec les semelles de bois, enfin ses auxiliaires de travail: des ciseaux, pelote d'épingles et aiguillier, tels que les a laissés la sainte carmélite¹. »

Le musée qu'on visita n'avait plus grand-chose de commun avec celui de 1923 ; il nous impressionna par la mise en scène des objets et le récit précis qu'ils composaient ainsi agencés. Ni ethno-musée ni reliquaire, il faisait portrait. Ils parcoururent avec intérêt chacune des vitrines, regardèrent chacun des films. Au centre de celui-ci, la communauté des carmélites refondée en 2003 avait placé les écrits de Thérèse: quelques livres, de petits objets intimes, des portraits et son écritoire dont le tiroir ouvert laissait voir des prières. Autour de l'écritoire, comme si en somme tous les autres écrits composaient avec lui non une chaîne d'écriture mais une même couronne d'écrits rassemblant différentes éditions de *l'Histoire d'une âme*, trois cents ex-voto de marbre, des volumes de *Pluie de roses*, des images pieuses autographes et les mots peints en noir sur la croix de bois blanche de sa première sépulture au cimetière municipal. Soudain, tous ces mots, toutes ces graphies dessinaient devant leurs yeux une vie écrite : la vie écrite de Thérèse de Lisieux.

Paris 2012.

Nous avons ouvert les deux boîtes toilées de noir ; nous en avons sorti un à un les documents qu'elles contenaient ; quelques-uns étaient couverts de sa belle écriture d'écrivain ; nous les manipulions soudain avec grand soin ; des années durant, nous les avons pourtant conservés dans un carton de supermarché, dans un placard, sous le ballon d'eau chaude, sans y prêter attention. Puis sans nous rendre compte, nous l'avions accompagné des mois entiers, nous avons soigné sa peau abîmée, massé ses pieds, sans ménager nos forces. A son chevet, nous avons été à New York puis à Paris ; il avait fini par mourir en février. Inconsciemment au début de sa maladie, nous avons liquidé le modeste carton pour cet élégant contenant. Nous étions maintenant en novembre. Elle et moi allions nous quitter pour ne plus vivre ensemble ; il nous parut évident qu'il nous fallait à quatre mains décrire chaque document, un cahier, une lettre, un carnet, un poème dédié aux enfants, un livre dédicacé de quelques vers manuscrits, des épreuves d'éditeurs, des coupures de presse. Nous ne ferions pas de deuil commun, chacun porterait sa douleur à sa manière ; désormais nous allions nous séparer ; cet inventaire ne faisait pas parti de nos biens communs ; se livrer une heure durant au dépouillement de ces deux boîtes nous était apparu comme un ultime acte d'amour. Après tout, notre amour était mort avec lui. Je ne reverrai plus ces archives chez moi, peut être plus jamais, ou alors sacralisées dans la salle de lecture d'une bibliothèque. Le soir, elle sortit pour ne pas rentrer ; je me couchais dans notre lit désormais déserté. Je repartirai vers Rome le lendemain.

Ses archives nous protégeaient. Il courait le monde, nos rencontres étaient toujours brèves, il était toujours entouré d'amis, de flatteurs, de journalistes, d'admirateurs. Nous en avons pris l'habitude ; apprendre sa venue par une annonce dans un programme, attendre que tous partent pour venir l'embrasser. Espérer un rapprochement, une proximité à chaque fois impossible, refusée ; comme cette fois où nous étions allés ensemble sur son lieu de naissance croyant partager son intimité avant de découvrir quelques mois après dans son dernier opus le récit d'une scène dont nous étions comme absents. Ses archives faisaient présence. Nous n'en prenions pas soin car elles contraient ce sentiment d'abandon que nous ne pouvions accepter. Nous pensions le retenir dans ces pages noircies tracées de son stylo. L'écrivain, le père, le grand-père ne faisait alors qu'un. Avec ces talismans, il nous veillait, croyions-nous. Désormais, plus rien ne veillerait sur moi. Je suis seul dans la chambre.

Dans la chambre, en guise de table de nuit, un coffre. Nous y avons conservé depuis vingt ans la correspondance échangée lors de la première année de notre relation. J'étais au Canada, elle à Paris, une lettre par jour. Jamais nous n'avions ouvert ce joli petit coffre de bois sombre. Qui le ferait désormais ? L'un de nos trois enfants ? Assurément pas, ce serait entrer dans la chambre des parents alors qu'ils font l'amour. J'ai ainsi dans deux boîtes à biscuit de fer blanc, deux autres liasses de lettres reçues de personnes aimées. Elles sont orphelines depuis

notre rupture. Je ne peux les relire, je les conserve pourtant incapable de jeter ces fragments de ma vie, ces morceaux de peau que j'ai perdu. Sans doute en est-il de même de ce petit sac dans lequel j'ai amassé mes cheveux. Les infirmières du service de chimiothérapie m'avaient prévenu de l'imminence de la chute mais j'avais été pris par surprise un après midi de jeux avec mon fils. Ils tombaient par poignée sur la table de marbre et pour ne pas éveiller de peur, je les glissai dans un sac de plastique blanc de supermarché. Le soir venu je n'ai pu m'en séparer et depuis je les conserve sous mon lit. Ils ont rejoint l'archive de mon corps, mes radiographies et autres scanners. Sous mon lit, il y a désormais ces vieilles peaux, celle de la vie d'hier.

Lorsque mon père est mort, on a trouvé dans ses affaires des centaines de photographies que nous ne connaissions pas. Nous nous sommes alors souvenus que des weekends entiers, il s'enfermait dans l'une des deux salles de bain de l'appartement familial qu'il transformait en laboratoire photographique. Des heures durant, il tirait des images d'un enfant ; celui qu'il avait perdu accidentellement au milieu des années 60. Dans ces petites boîtes si caractéristiques du papier Ilford, il conservait années après années ces tirages multiples de ces images noir et blanc. Il cherchait à contrer la perte avec l'objet même qui la désignait, le négatif. Ces séances solitaires étaient ainsi peut être une catharsis : tentait-il de se défaire de cette obsession en se livrant à cette multiplication de l'archive, niant sa rareté, faisant comme si de nouvelles photographies allaient apparaître où l'enfant aurait une année de plus, comme chacun de nous ses enfants survivants. Il faisait jouer l'extraordinaire pouvoir de l'archive, ce pourquoi elle est trésor, ce pourquoi aussi en la partageant on la perd.

Il y a quelque chose d'insupportable dans les archives, d'intolérable même : la présence du mort dans les traces que sa main a tracé sur le papier ; on comprend pourquoi d'aucun conserve — le cadavre de sa mère comme le protagoniste de *Psychose*— plus de vingt-cinq ans chez eux les papiers de l'être disparu. Garder le mort pour soi, rien que pour soi. C'est sans doute pour cela que nous mettons si longtemps à nous défaire des vieilles affaires de nos proches décédés ; je n'y vois là que l'unique raison de rétention d'archives parfois pendant plusieurs décennies après la mort de l'auteur. Les proches ne peuvent perdre une seconde fois l'être disparu. Ils gardent précieusement cette seconde dépouille ; ils n'en parlent pas, ils la cachent. Ils oublient même qu'elle est là, qu'ils vivent chaque jour avec elle. Ils ouvrent des placards où elle se trouve mais ne la voient pas. Les visiteurs aperçoivent parfois quelques uns de ces fragments ; ils n'osent demander, et lorsqu'ils le font, l'incohérence du propos ou la force du déni sont telles qu'ils interrompent là leur investigation. L'idéal serait de mourir soi-même avec, comme on se fait enterrer dans le même caveau. Mais le secret ne peut rester gardé, il y a une autre force, la puissance d'attraction de l'archive, celle qui fait déplacer les gens d'un côté à l'autre de la planète. Il faut bien rétribuer cet effort, ce culte. On dévoile alors un morceau de la dépouille en s'assurant que le chanceux ne dira rien. La rumeur monte pourtant au point qu'un jour on est obligé de lever le voile. Comment faire ? Révéler l'existence de quelques pépites, s'en défaire pour garder l'essentiel. Donner l'ensemble ? Mais alors ce serait reconnaître que la dépouille ne vous appartient plus... qu'elle n'avait pas tant de valeur... que vous ne serez plus le seul à pouvoir manipuler ces feuilles, cette vie...

L'archive ne reste pas intacte, elle s'érode si on la tient loin des regards. C'est l'une des raisons pour laquelle aux archives nationales et dans de nombreux centres départementaux, mais aussi et surtout dans les maisons d'écrivains on a construit très tôt des galeries et autres salles d'exposition avec vitrine et mise en scène de l'archivage. Il faut exposer l'écrit pour qu'il vive. C'est le regard des lecteurs qui la vivifie sinon les traits de son visage s'estompent ; elle s'efface. Lorsqu'on décide de garder la dépouille, de ne pas la partager avec la communauté, la tentation est grande d'assurer nous-même le dépouillement ; le dépouillement tourne à l'embaumement, on reconstruit des piles, on défait des agencements pour en construire d'autres qui paraissent plus cohérents ; bref on met de l'ordre. On arrange son mort à sa manière. Nous faisons de la sorte de notre vivant avec nos propres papiers ; on trie, on jette, on supprime la face la moins reluisante ; on se construit son tombeau. Mais avec les morts, par cet acte que faisons-nous si ce n'est effacer à jamais le dernier état des papiers du vivant de son auteur. Il n'y aurait pas de problème si l'acte était documenté, si les proches avaient dressé une cartographie originelle avant de se livrer à ce remembrement. Il n'y a pas que les proches qui voudraient avoir la dépouille intacte, les conservateurs et les chercheurs en sont friands. A deux reprises, après de longs efforts, j'ai cru toucher au but, mais au dernier moment, l'archive s'est dérobée, elle s'est transformé en un vulgaire objet que l'on monnaie, avec ses bonnes feuilles, ses bons morceaux et qui au lieu de rester archives deviennent livres, publications...